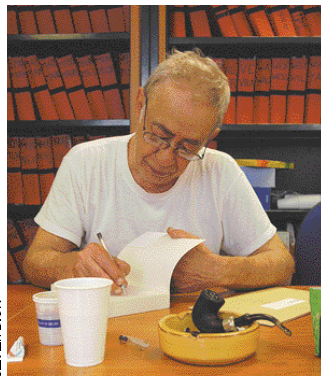


ILES PRIX LITTÉRAIRES 2007

Primés cet automne, ils ont été remarqués, suivis et chroniqués dans les colonnes de *Livres Hebdo*. Pour simplifier l'accès à l'ensemble de ces documents nous les avons compilés pour n'en faire qu'un.



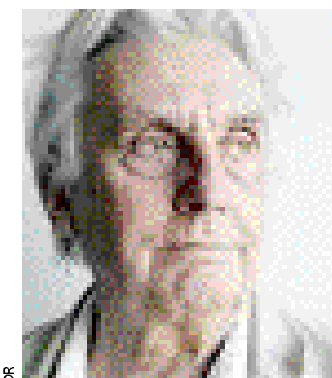
Grand prix du roman de l'Académie française
Après J.-C.
Vassilis Alexakis (Stock)



Décembre
Cercle
Yannick Haenel (Gallimard)
LH n° 697
du 06/07/2007, p. 30



Femina
Baisers de cinéma
Eric Fottorino (Gallimard)
LH n° 696
du 29/07/2007, p. 27



Femina essai
L'encre du voyageur
Gilles Lapouge (Albin Michel)



Femina étranger
Le goût de la mère
Edward St Aubyn (Christian Bourgois)
LH n° 699
du 31/08/2007, p. 36



Femina de la Défense de la langue française
Mauvaise langue
Cécile Ladjali (Le Seuil)
LH n° 706
du 19/10/2007, p. 70



Médicis français
La stratégie des antilopes
Jean Hatzfeld (Seuil)
LH n° 694
du 15/06/2007, p. 33



Flore
Ni d'Eve ni d'Adam
Amélie Nothomb (Albin Michel)



OLIVIER DION

OLIVIER DION

ULF/ANDRÉSEN

D. GALLIARD

CATHERINE HELLÉ/GALLIMARD

DR

JOHN FOLEY/OPALE

OLIVIER DION



Flore du lycéen

Viens là que je te tue ma belle
Boris Bergmann (Scali)
LH n° 696
du 29/06/2007, p. 116



Goncourt

Alabama Song
Gilles Leroy (Mercure de France)
LH n° 693
du 08/06/2007, p. 35



Goncourt des lycéens

Le rapport de Brodeck
Philippe Claudel (Stock)
LH n° 697
du 06/07/2007, p. 37



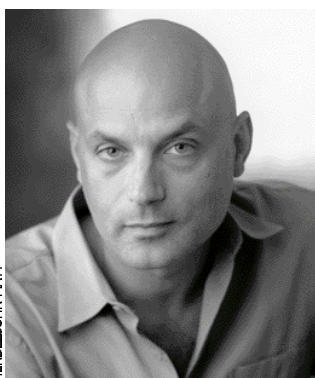
Interallié

Birmane
Christophe Ono-dit-Biot (Plon)
LH n° 697
du 06/07/2007, p. 31



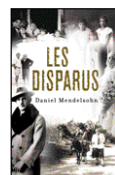
Médecis essai

L'année de la pensée magique
Joan Didion (Grasset)
LH n° 698
du 24/08/2007, p. 34



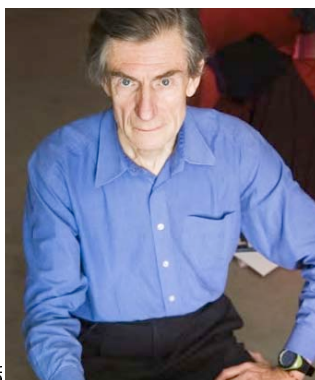
Médecis étranger

Les disparus
Daniel Mendelsohn (Flammarion)
LH n° 699 du 31/08/2007, p. 28



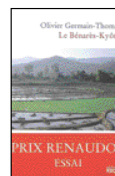
Renaudot

Chagrin d'école
Daniel Pennac (Gallimard)
LH n° 703
du 28/09/2007, p. 80



Renaudot essai

Le Bénarès-Kyôto
Olivier Germain-Thomas (Le Rocher)





Renaudot des lycéens
Le cœur cousu
 Carole Martinez (Gallimard)



Wepler-Fondation La Poste
On n'est pas là pour disparaître
 Olivia Rosenthal (Verticales)
 LH n° 696
 du 26/06/2007, p. 27



France Télévision
A l'abri de rien
 Olivier Adam (L'olivier)
 LH n° 697
 du 06/07/2007, p. 29



Livres Hebdo numéro : 0697
Date : 06/07/2007
Rubrique : avant critiques
Auteur: Alexandre Fillon
Titre : Yannick Haenel

23 août > ROMAN France

Casser la voie

Nouvelle expérimentation de Yannick Haenel, l'ambitieux *Cercle* déborde de littérature et d'invention.

Yannick Haenel entretient un rapport étroit avec la littérature. Découvert avec un premier roman, *Les petits soldats* (La Table ronde 1996, repris en « Petite Vermillon », publié à une époque où il lisait dix heures par jour, le co-animateur de la revue *Ligne de risque* a ensuite décidé de changer de registre, d'expérimenter sous influence, largement contaminé par ses lectures de Lautréamont, Blanchot, Debord ou Sollers, dans la collection duquel il a déjà fait paraître deux livres.

Le premier, *Introduction à la mort française* (2001), fut suivi du lumineux *Evoluer parmi les avalanches* (2003), déambulation parisienne inspirée où l'on pouvait notamment croiser Jean-Pierre Léaud et Louis-René des Forêts, visité dans son appartement de la rue des Quatre-Vents. Ces deux titres montraient un écrivain exigeant ayant choisi d'emprunter une voie littéraire où rien n'est tracé d'avance.

Cercle prouve que Yannick Haenel a poussé plus loin l'aventure, à l'écart des modes et de la fabrication des petits romans de saison. Plus encore que ses prédécesseurs, *Cercle*, où l'Ulysse d'Homère fraye joyeusement avec celui de Joyce, déborde de littérature.

Un lundi 17 avril, au début du XXI^e siècle et en plein cœur de Paris, le narrateur, Jean Deichel, réalise qu'il doit « reprendre vie ». Deichel comprend qu'il ne peut monter dans le RER de 8 h 07 pour aller travailler comme chaque matin, qu'il doit désert, trancher ses liens. « *Cap au libre* », se dit-il, sans avoir de plan, de direction, juste le besoin de s'aventurer ailleurs que dans le mesurable. « *Le livre que vous avez entre les mains vous amènera lentement au cœur de ce qui le rend possible. Le lecteur, s'il existe, est donc prié de faire de sa patience un art ; et d'entendre les phrases comme elles sont venues, comme elles viennent, comme elles viendront : il n'y a pas de raison que cette aventure soit plus facile pour lui que pour moi* », claironne-t-il.

Ceux pour qui la littérature a encore une vraie valeur seraient donc bien avisés d'entrer dans le *Cercle*, de partir en « exploration vers l'impossible, à contre-courant des narrations de routine ». On se laissera entraîner tour à tour au pont des Arts, à Notre-Dame, avant de poser bagage à l'hôtel Cascade, sis au-dessus de la librairie Shakespeare & Co, où les réceptionnistes sont d'accortes demoiselles. Haenel ne manque ni d'audace ni de souffle, citant Rimbaud, Dylan et Pina Bausch, que l'on verra ici en chair et en os répéter un spectacle au Théâtre de la Ville.

Le lecteur, puisqu'il existe, suivra allégrement un Jean Deichel qui lit *Moby Dick* en version originale, converse avec un patron de bistrot ne jurant que par l'*Odyssée*, passe des jours et des nuits à marcher dans un Paris ressemblant à un navire échoué, s'enivre, fornique et s'éprend d'Anna Livia, danseuse solitaire et florentine. Lui aussi aura raison de larguer les amarres pour basculer dans un torrent qui mène à Berlin et Varsovie.

ALEXANDRE FILLON

Yannick Haenel

Cercle

GALLIMARD

TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 21 EUROS ; 494 P.
ISBN : 978-2-07-077600-9
SORTIE : 23 AOUT

Livres Hebdo numéro : 0696
Date : 29/06/2007
Rubrique : avant critiques
Auteur : Alexandre Fillon
Titre : Eric Fottorino

23 août > ROMAN France

Le fils lumière

Directeur de la rédaction du *Monde*, **Eric Fottorino** trouve aussi du temps pour écrire et faire du vélo. S'il faudra patienter jusqu'en octobre pour découvrir son *Petit éloge de la bicyclette* (à paraître dans la collection « Folio 2 euros »), on peut d'ores et déjà retrouver le romancier. Remarqué avec *Caresse de rouge* (Gallimard 2004, repris en « Folio ») et l'ambitieux *Korsakov* (Gallimard 2004, repris en « Folio »), qui lui valut le prix France-Télévisions, Fottorino change de braquet avec *Baisers de cinéma*.

Son héros, Gilles Hector, est un personnage tout droit sorti d'un roman de Modiano ou d'Emmanuel Bove. Né à Paris de mère inconnue, Gilles a connu une jeunesse faite de déménagements et de pensions pour gosses de riches. Photographe de plateau, son père était « *le prince du noir et blanc* », l'as de la lumière. Jean Hector, dont les clichés finissaient dans *Cinémonde* ou placardés sur les murs du Grand Rex, œuvrait avec son Leica aux Studios de Boulogne.

Exact contemporain de François Truffaut, papa traquait les bâillements de Martine Carol, l'œil sombre de Françoise Dorléac, ou « *cet étrange désarroi sur les lèvres de Delphine Seyrig avant qu'une voix crie "moteur"* ». Séducteur impénitent, il aura traversé l'existence sans témoin, « *comme si sa vie avait été un crime parfait* ».

Son fils, lui, dissèque les films de la nouvelle vague, persuadé que sa mère était une comédienne de l'époque. Le jour de la mort de Jean, Gilles, qui envisage d'écrire sur son géniteur un livre provisoirement intitulé *Le fils lumière*, se rend aux Trois Luxembourg où il va faire la connaissance de la myope Mayliss de Carlo, interprète remplaçante à l'Unesco qui fleure bon Jardins de Bagatelle.

Elle est « *très mariée* », lui divorcé. Eric Fottorino les entraîne dans une passion dévorante, le temps d'un hommage langoureux au septième art et à ses mirages.

ALEXANDRE FILLON

Eric Fottorino

Baisers de cinéma

GALLIMARD

TIRAGE : 30 000 EX.

PRIX : 14,50 EUROS ; 189 P.

ISBN : 978-2-07-078584-1

SORTIE : 23 AOUT

Quarantaine rugissante

EDWARD SAINT AUBYN, maître de la comédie de mœurs acide et enlevée, débarque chez Bourgois avec son meilleur livre.

La scène se passe au mois de juin dernier. Le très *british* Edward Saint Aubyn débouche rue du Bac, où il a rendez-vous chez Christian Bourgois, son nouvel éditeur français, avançant à pas comptés sur le trottoir du septième arrondissement. La veille, le malheureux a dérapé sur la chaussée londonienne rendue glissante par la pluie et s'est retrouvé les quatre fers en l'air. Un voyage en Eurostar, où il a essayé de se détendre en se replongeant dans Barthes, n'a guère contribué à atténuer son mal au cou.

Saint Aubyn, qui vit le jour à Londres en 1960, les amateurs de littérature anglaise en sont devenus fous en 1994. Lorsque Denis Baldwin-Beneich eut la riche idée de faire traduire son premier roman dans la collection « Nouvelles Angletterres » qu'il pilotait alors chez Balland. En ouvrant le déjà très maîtrisé et semi-autobiographique *Peu importe*, le lecteur découvrait l'envers d'une enfance peu banale. Celle du double de Saint Aubyn, Patrick Melrose, un petit garçon malheureux de la haute société britannique.

Son père, le hautain docteur David Melrose qui n'aimait rien tant qu'humilier les siens, lui enseignait notamment de ne jamais laisser personne prendre des décisions importantes à sa place. Surtout, papa lui tirait les oreilles, le battait furieusement avec une pantoufle et finissait par abuser de lui...

Dans un bureau des éditions Bourgois, Edward Saint Aubyn explique calmement que son propre père lui avait toujours dit qu'il le tuerait s'il se mettait en tête de raconter ce qui lui était arrivé – il n'eut pas l'occasion de mettre sa menace à exécution, décédant en 1985, l'année où son fils découvrait Proust.

Le futur écrivain, qui avait fait ses premières tentatives littéraires dès l'âge de douze ans, sans toutefois arriver à dépasser la page quarante, avait rapidement compris qu'il devait venir à bout d'un roman au risque de sombrer corps et âme dans la drogue et la dépression. A la parution de *Peu importe*, il s'attendait « à être humilié, attaqué ». Au contraire, le volume reçut des critiques élogieuses et obtint un prix !

Impitoyable. Avant ce brillant coup d'essai dont il avait entamé la rédaction en 1989, notre homme avait étudié à Oxford, puis pratiqué le journalisme, réalisant le portrait d'hommes politiques et d'acteurs pour le *TLS*, le *Times* ou le *Tatler*, et écrivant des sketches pour *Radio 3*. Celui que ses amis surnomment volontiers Teddy se souvient qu'il n'était pas toujours facile de se montrer drôle sur des sujets pointus comme « la nouvelle édition d'*Ulysse* ou la pensée de Jacques Derrida ».

Saint Aubyn enrichit ensuite sa trilogie – aux Etats-Unis et en Angleterre, elle est désormais disponible en un seul volume rebaptisé *Some Hope*, titre du premier épisode –, envoyant Patrick Melrose à New York récupérer les cendres de son père (*Mauvaise nouvelle*, Balland 1996), ou dans une somptueuse fête d'anniversaire (*Après tout*, Balland, 1997).

A chaque fois, le romancier faisait preuve autant d'humour que de cruauté, d'un talent singulier pour l'observation et le portrait social. Qualités encore plus évidentes dans *Le goût de la mère*. Patrick Melrose a vieilli. Le voici marié et père de deux garçons, Robert, déjà obsédé par son passé à l'âge de cinq ans, et son jeune frère Thomas. Avocat de quarante-deux ans habité par l'angoisse, Patrick carbure au Tamezapan et au bourbon. Conscient du peu qu'il arrive à contrôler, noyé dans l'énormité de tout ce qu'il ne contrôle pas, il doit composer avec un quotidien miné par l'insomnie, les bouffées de chaleur, un désir constant de solitude. Impitoyable et d'une rare drôlerie malgré la noirceur de son propos, *Le goût de la mère* regorge de morceaux de bravoure et de scènes d'anthologie.

Sorti aux Etats-Unis en octobre 2005 et en Angleterre en janvier 2006, l'épatant *Mothers's Milk* s'est imposé comme le plus grand succès public de son créateur. Finaliste du Man Booker Prize, attribué finalement cette année-là à Kiran Desai pour *La perte en héritage*, il s'est écoulé à plus de

cent vingt mille exemplaires en Angleterre avant d'être traduit en Espagne, en Italie, en Grèce et en Allemagne.

L'auteur de *Point de fuite* (Balland, 2002), qui dit avoir toujours cinq ou six livres sur sa table de chevet, fut donc contraint de vaincre sa timidité et d'accepter d'aller à la rencontre de ses lecteurs. A Oxford, la première question lui fut posée par une Américaine. Laquelle lui expliqua qu'elle le tenait pour « *l'incarnation du mal* » et qu'elle voulait « *étrangler Patrick Melrose* » !

En quinze ans d'activités littéraires, Saint Aubyn, qui habite à Londres avec ses deux enfants de deux et sept ans, n'a pas chômé, publiant six romans et n'arrêtant jamais d'écrire ou de prendre des notes. Ce même jour de juin, il affirmait se remettre à la tâche « *dans deux jours, à cinq heures et demi du matin* ». Après pareille promesse, impossible de reculer ! **ALEXANDRE FILLON**

Le goût de la mère, Edward Saint Aubyn, traduit de l'anglais par Anne Damour, Christian Bourgois éditeur, 305 p., 25 euros, ISBN : 978-2-267-01932-2, sortie : 30 août.

« LES MOTS DE L'ÉCOLE DOIVENT ÊTRE INÉDITS »

La romancière et enseignante Cécile Ladjali prône la maîtrise du langage académique pour rendre possible l'accès aux « grands textes ».

Cécile Ladjali est enseignante, dans un lycée de Seine-Saint-Denis et à la Sorbonne nouvelle, et romancière. Elle vient de publier *Mauvaise langue*, au Seuil, dans lequel elle rappelle la nécessité pour les jeunes, notamment ceux des cités, de maîtriser le langage académique, quitte à le rejeter ensuite.

Faut-il parler leur langage aux adolescents ?

Amener aux livres par des contre-langages est une méthode que l'on m'a souvent encouragée à appliquer mais je m'y suis toujours refusée. L'école est là pour emmener les élèves ailleurs, et non se calquer sur leur monde. Les mots que nous y employons doivent être inédits. Ce sont ces mots-là, ceux de la poésie, de la littérature, qui permettent d'accéder aux grands textes. Après, ils sont libres de rejeter ce langage mais au moins ils auront eu le choix.

N'est-ce pas une façon de dévaloriser leur manière de s'exprimer ?

Mais si je ne leur apprends pas cette langue académique, je les envoie au casse-pipe ! Je leur mens si je leur dis qu'avec leur langage, ils s'en sortiront aussi bien que ceux qui manient le langage dit classique. Cela peut paraître injuste, mais c'est la réalité. D'ailleurs, ils le savent très bien. Ils sont plutôt complexés par leur façon de dire : quand ils arrivent à Paris, ils ne se sentent pas très bien. Alors qu'ils devraient être fiers de ce qu'ils sont, autant que les petits-bourgeois parisiens.

Vous prônez ainsi un bilinguisme...

Oui, les jeunes doivent être conscients de leur richesse linguistique mais nous ne sommes pas dans un monde angélique. Même si cela fait vibrer certaines élites de voir dans la culture urbaine quelque chose de formidable, il n'empêche que ce sont ces jeunes-là qui se font cartonner quand ils ne respectent pas les codes classiques.

Que pensez-vous de l'initiative de Permis de vivre la ville, qui vient de publier *Lexik des cités* chez Fleuve noir, conçu par les jeunes eux-mêmes ?

Je salue l'initiative, qui est très courageuse. J'ai surtout apprécié le fait qu'ils reviennent à l'étymologie des mots. On sait d'où l'on vient par les mots et cela permet de redonner leurs lettres de noblesse à certains mots que l'on croyait vulgaires. C'est une démarche très intelligente.

PROPOS RECUEILLIS PAR M. K.

23 août > ROMAN France

Le diable à tête blonde

Gilles Leroy réinvente l'histoire de Scott et Zelda Fitzgerald, vue par Zelda. Brillant.

Gilles Leroy invite le lecteur à considérer son nouveau livre, *Alabama Song*, « comme un roman et non comme une biographie de Zelda Fitzgerald en tant que personne historique », revendiquant, à juste titre, le « fruit de [son] imagination ». Il a raison, bien sûr. Il n'empêche que la façon, magistrale, dont il revisite la triste histoire du couple Francis Scott et Zelda Fitzgerald, mais vue cette fois du côté de Zelda dont il fait même la narratrice de leurs vingt-deux ans d'amour, de folie, de drames, de déchéance, semble plus authentique que nature. Ainsi que Flaubert le souhaitait, un romancier qui s'inspire de personnages ayant existé se doit de faire du beau avec du vrai.

Mission accomplie par Gilles Leroy avec ce roman brillant, totalement différent du précédent, *Champsecrét* (Mercure de France, 2005). Bien moins autobiographique, même si certains thèmes chers à l'écrivain y sont récurrents (la déchéance, l'alcoolisme, la difficulté d'aimer), et si le fait qu'il ait choisi la narration à la première personne lui permet de se glisser plus facilement dans la peau de son personnage (« *Zelda, c'est moi* », en quelque sorte). Plus « classique » quant à la forme, aussi, et donc plus accessible à des lecteurs (lectrices) que le lent naufrage artistique, financier et sentimental du couple Fitzgerald est susceptible d'émouvoir. Avec *Alabama Song*, Gilles Leroy peut parvenir à toucher enfin le vaste public que son talent mérite, et qu'un grand prix littéraire serait bien venu de récompenser.

Tout démarre par un coup de foudre, lorsqu'en 1918 Zelda Sayre, descendante d'une des plus aristocratiques et fortunées familles du *Deep South* des Etats-Unis, rencontre à Montgomery, Alabama, Francis Scott Fitzgerald, un yankee fauché du Minnesota qui s'apprête à partir pour la guerre (ce à quoi il renoncera bien vite). Tout les sépare, mais, dans la grande salle du Country Club, « *Goofy* » est si beau dans son uniforme de lieutenant taillé chez Brooks Brothers, à New York, et il danse si bien. Elle a dix-huit ans, lui vingt-deux. C'est une rebelle, un « *garçon manqué* », dont les frasques (sexuelles et alcooliques en particulier) et l'insolence ont déjà scandalisé son vieux juge de père, et leurs concitoyens. Mais c'est une Sayre. Le Nordiste écrivain en devenir et la Sudiste passionnée par tous les arts, dont la danse, se marient donc en 1920, dans la Grosse Pomme. « *Une mésalliance* », estiment le juge et sa femme, pourtant plus indulgente. Leur bonheur sera de courte durée, miné par la soûlographie, la violence et l'impuissance de Francis, l'alcoolisme, les frustrations, la folie de Zelda, et s'achèvera en drame. L'écrivain meurt ruiné et oublié en 1940. Sa femme, celle qu'il appelait « *son diable à tête blonde* », huit ans plus tard, brûlée vive dans l'asile (l'un des nombreux) où on l'avait internée...

De ce beau livre, on retiendra la façon dont Gilles Leroy tente de décrypter la personnalité torturée de Zelda, et de la faire exister en tant qu'artiste (peintre, écrivaine, elle a publié un roman sous son nom, *Accordez-moi cette valse*, et « collaboré » avec son mari pour plusieurs nouvelles). Ou encore le personnage de Lewis O'Connor, l'ennemi juré de Zelda, largement inspiré d'Hemingway, dont Gilles Leroy et son héroïne font un homosexuel refoulé, amoureux en secret de Scott et jaloux de sa gloire littéraire. Hypothèse loin d'être absurde et qui éclaire d'un jour nouveau la trajectoire de celui dont elle qualifie l'œuvre d'« *attrape-gogos* », alors que, en dépit de tout, elle saluait en son mari « *le plus grand écrivain du siècle* ». Sa manière à elle de lui rester fidèle. J.-C. P.

Gilles Leroy

Alabama Song

MERCURE DE FRANCE

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 208 P.
ISBN : 978-2-7152-2645-6
SORTIE : 23 AOUT

Livres Hebdo numéro : 0697
Date : 06/07/2007
Rubrique : avant critiques
Auteur: Jean-Claude Perrier
Titre : Philippe Claudel

22 août > ROMAN France

La peur de l'Autre

Porté par une écriture élégante, le dernier roman de Philippe Claudel s'inspire d'une réalité douloureuse .

Depuis son best-seller *Les âmes grises* (Stock, 2003), voici le roman que l'on attendait de Philippe Claudel. Une œuvre d'imagination ancrée dans une réalité douloureuse (la guerre, encore une fois, mais la Seconde, les persécutions, la déportation et les camps de concentration), une parabole morale sur la folie des hommes, la vengeance et le pardon, un plaidoyer pour la différence. Le roman d'un écrivain qui réfléchit sur son époque, dans ce qu'elle peut avoir de pire, en humaniste. Un livre qui fait penser à la fois à Julien Gracq, celui d'*Un balcon en forêt*, pour les descriptions de la nature, à Dino Buzzati, pour la construction et l'attente qui se crée, et à Primo Levi, pour bien des raisons.

Brodeck est un étranger, un sans-famille, sans terre, arrivé il y a bien longtemps dans un petit village aux confins de l'Empire romain germanique, où l'on parle un patois dérivé de l'allemand, et où l'on semble vivre encore dans un obscur Moyen Age. Il a fini par se faire accepter des rustres qui le peuplent, regroupés autour de leurs deux pasteurs : le maire, Orschwir, éleveur de porcs, et le vieux curé Peiper, qui a perdu la foi et se réfugie dans les paradis artificiels de l'alcool. Eux connaissent toutes leurs turpitudes, et, chacun à sa façon, sont tenus par le secret, afin de préserver l'essentiel à leurs yeux : le village, la communauté. Envoyé à la capitale pour faire ses études, Brodeck y avait assisté à la montée du fanatisme et du racisme, aux premières persécutions. Et lorsque survint la guerre, et que le village fut envahi, il a été dénoncé. Victime expiatoire afin que les autres fussent épargnés. Il a passé près de deux ans dans un camp de concentration, traité, au sens propre, comme un chien. Mais il en est revenu.

Et il a repris sa vie obscure et tranquille en apparence, avec sa femme Emelia, jamais remise d'avoir été violée par les soldats barbares, et sa fille Poupchette, l'enfant de la honte, qu'il aime plus encore que si c'était la sienne. Une existence sans histoire, si un jour n'était arrivé au village, et ne s'était installé à l'auberge, un extravagant et mystérieux personnage au nom inconnu et baptisé l'Anderer, l'Autre. Erudit, semblant tout droit sorti du passé, l'Anderer sillonne la campagne, passant son temps à faire des croquis des champs, des bois, de la rivière, mais aussi des habitants. Des dessins plus vrais que nature, qui leur jettent à la face leur propre passé, les secrets honteux qu'ils préféreraient oublier. Y aurait-il de la sorcellerie là-dedans ? Toléré au début, l'Anderer va vite devenir la bête noire du troupeau, subir rebuffades et persécutions, jusqu'à l'hallali final. Car « *il faut que le scandale arrive, mais malheur à celui par qui le scandale arrive* ». A la demande du maire, Brodeck, parce qu'il est le seul instruit de la bande, celui qui maîtrise les mots, se voit chargé de reconstituer l'histoire de l'Anderer, pourquoi et comment on en est venu à l'assassiner. Ce qu'on apprend dès les premières pages, énigmatiques, du roman.

Philippe Claudel a construit son histoire à rebours, avec virtuosité. Entièrement centré sur Brodeck le narrateur, qui raconte bien au-delà de la tâche qui lui a été confiée (au péril, encore une fois, de sa vie et de celle de sa famille), le roman déploie ses ramifications dans nombre de directions. L'histoire même de Brodeck en constitue l'essentiel, transposition à peine voilée du destin inacceptable des six millions de Juifs martyrs de la Shoah. *Le rapport de Brodeck* est un livre grave, puissant, inoubliable.

J.-C. P.

Philippe Claudel

Le rapport de Brodeck

STOCK

TIRAGE : 100 000 EX.
PRIX : 21,50 EUROS ; 401 P.
ISBN : 978-2-234-05773-9
SORTIE : 22 AOUT

23 août > ROMAN France

Tintin en Birmanie

Christophe Ono-dit-Biot ose et réussit un roman d'amour, d'aventures et d'exotisme, dans la grande tradition du genre.

A Rangoon, quelques centaines de courageux opposants à la junte des militaires au pouvoir depuis 1988 viennent de manifester pour obtenir la fin de l'assignation à résidence de la dissidente prix Nobel de la Paix Aung San Suu Kyi, et l'application du résultat des élections de 1990 que son parti démocratique a remportées, et qui n'ont jamais été respectées. En vain. Il n'est pire sourd que les dictateurs, dans un pays à l'histoire récente plus que chaotique. Le gouvernement birman, en particulier, n'est jamais parvenu à intégrer dans la communauté nationale les tribus du nord du pays, les Karens, les Shans ou ces Akhas chez qui va séjourner, bien malgré lui au début, César, le jeune héros bourlingueur de Christophe Ono-dit-Biot, à qui il a sans doute prêté quelques traits de sa propre personnalité, et de son histoire. Quant au background birman, pays pour lequel il s'est pris de passion, Ono-dit-Biot l'a déjà exploré dans des reportages pour *Le Point*, où il est journaliste politique, ainsi que dans une anthologie très personnelle, *Le goût de la Birmanie*, parue au Mercure de France en 2005. Pour son roman, il avait donc pas mal de « biscuits », comme on dit en argot journalistique.

César, lui, ne se considère pas comme journaliste. Il est « SR » (secrétaire de rédaction) dans un grand hebdomadaire féminin situé à Levallois et de plus en plus people, dont il finira par démissionner avec fracas. Toute caricature de *Elle*, où l'auteur a travaillé, serait évidemment fortuite... César, donc, après avoir rompu avec sa copine (en voyage, un vrai boulet), part seul pour la Birmanie, ses généraux, son pavot, ses rubis, sa jungle, avec en tête l'idée d'interviewer et de photographier un certain Khun Sa, l'un des parrains historiques du Triangle d'Or. Le scoop des scoops, dont sa rédactrice en chef, hélas pour lui, se moque comme de son premier bandana ! Pour parvenir à ses fins, le grand reporter néophyte rencontre plusieurs Français de Rangoon susceptibles de l'aider, dont Eric, un bien mystérieux antiquaire, ou Philippe, qui trafique avec tout le monde. Et surtout Julie, médecin humanitaire devenue une passionaria de la lutte contre la dictature, et la réincarnation de Wei-Wei, la Femme-Tigre vénérée et redoutée par les Akhas. Il est des amours plus tranquilles, moins périlleuses. César a Julie dans la peau, qui lui fera vivre les tribulations les plus rocambolesques. Mais quel beau reportage à son retour, si retour il y a. Ça pourrait même faire un livre !

Ono-dit-Biot nous avait déjà habitués avec *Interdit à toute femme et à toute femelle* (Plon, 2002) à son goût pour le roman extrême, cocktail d'amour, d'exotisme et de danger, de politique, sans tomber jamais dans le roman de plage. Après le mont Athos, la Birmanie. Il y a du baroudeur chez Ono et ses héros, du Tintin mâtiné de Bob Morane, courage et ténacité. Il y a aussi un écrivain ambitieux, qui progresse de roman en roman, se débarrasse de certaines afféteries stylistiques de ses tout débuts, et apporte à un roman français en plein renouvellement le grand bol d'air qui lui fait parfois défaut. Le souffle de l'aventure, si l'on veut, à la manière de ses maîtres Kessel et Orwell, ses prédécesseurs à Burma, comme on disait sous les Anglais. Aujourd'hui, depuis la dictature, on devrait dire Myanmar.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Christophe Ono-dit-Biot

Birmane

PLON

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 18,50 EUROS ; 448 P.

ISBN : 978-2-259-20344-9

SORTIE : 23 AOÛT

4 septembre > RÉCIT États-Unis

Sans lui

Figure légendaire des lettres américaines, Joan Didion revient en France avec un poignant livre autobiographique.

Aux États-Unis où elle fut l'enfant chérie de la critique, elle fait figure de classique. En France, on la connaît peu et mal. Née à Sacramento en 1934, à la fois romancière, essayiste et reporter phare à l'époque du « nouveau journalisme », Joan Didion a été traduite au début des années 1970, quand Robert Laffont propose *Maria avec et sans rien* – qui ressort aujourd'hui en « Pavillons poche » – dans sa collection « Un ton nouveau ». Soit la version française de son roman le plus célèbre, *Play It As It Lays*, adapté au cinéma par Frank Perry avec Anthony Perkins et Tuesday Weld.

On la retrouva ensuite le temps d'*Un livre de raison* (Julliard, 1978), traduit et préfacé par Gérard-Henri Durand, et du moderne et troublant *Démocratie* (Flammarion, 1986) que l'éditeur de la rue Racine situait à mi-chemin du Joseph Heller de *Catch 22* et de Marguerite Duras. De la Californienne, on savait aussi qu'elle avait écrit pour le cinéma, signant notamment les scénarios de *Panique à Needle Park* ou d'un remake d'*Une étoile est née*, et qu'elle était mariée à John Gregory Dunne, l'auteur de *Sanglantes confidences* (Les Humanoïdes associés, collection « Speed 17 », 1980), porté à l'écran avec Robert de Niro et Robert Duvall dans les rôles principaux.

Bouleversant, *L'année de la pensée magique*, à paraître chez Grasset, va remettre les pendules à l'heure. Le 30 décembre 2003, John Gregory Dunne fut victime d'une attaque coronarienne subite et foudroyante qui entraîna sa mort. A la même époque, leur fille unique Quintana se trouvait, elle, dans le coma, hospitalisée depuis cinq jours dans une unité de soins intensifs à New York. Joan Didion raconte comment une vie bascule, comment l'on en vient à faire l'expérience du deuil, du manque, de l'absence, à faire face à un choc « *qui oblitère tout, disloque le corps comme l'esprit* ».

« *Il n'y avait rien dont nous ne discussions pas, John et moi. Parce que nous étions tous deux écrivains et travaillions tous deux à la maison, nos journées étaient rythmées par le son de nos voix. Je ne pensais pas toujours qu'il avait raison, comme lui ne pensait pas toujours que j'avais raison, mais nous étions chacun celui en qui l'autre avait confiance* », note-t-elle, prenant conscience que c'en est fini des dîners en tête-à-tête, des balades dans Central Park le matin, des séries télévisées regardées ensemble.

Devenue fragile et instable, Joan Didion se souvient d'un mari qui lui prenait toujours la main en avion au moment du décollage, de leur mariage, un après-midi de janvier 1964, à la mission San Juan Batista – celle que l'on voit dans *Sueurs froides*, quand Kim Novak tombe du clocher. Ce jour-là, elle avait gardé ses lunettes de soleil pendant tout le service, pleurant sans discontinuer. « *Je sais pourquoi nous essayons de garder les morts en vie : nous essayons de les garder en vie afin de les garder auprès de nous* », glisse-t-elle encore avec pudeur. **AL. F.**

Joan Didion

L'année de la pensée magique

GRASSET

TRADUIT DU L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PHILIPPE DEMARCY

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 18,90 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-246-71251-0

SORTIE : 4 SEPTEMBRE

3 septembre > **RÉCIT** États-Unis

Mémoire vive

Applaudi notamment par J. M. Coetzee et par Elie Wiesel, le remarquable livre de Daniel Mendelsohn se lit comme une grande leçon d'histoire et de mémoire.

Américain de la deuxième génération, né à Long Island en 1960, fils d'un père homme de science et d'une mère issue d'une famille émotive et nostalgique, Daniel Mendelsohn vient de signer l'un des livres les plus saisissants de récente mémoire. Sur plus de six cents pages denses et captivantes, *Les disparus* raconte un retour autant personnel qu'universel vers les racines, affichant une volonté de « connaître les circonstances particulières qui transforment les statistiques et les dates en une histoire ».

Le jour de sa bar-mitsva, le jeune Mendelsohn, qui avait jusqu'alors reçu une éducation juive réformée, commença à s'intéresser vraiment au passé orageux de ses ancêtres, développant soudain un intérêt fervent pour la généalogie juive, sujet qui allait devenir un hobby et même une obsession. Parmi les figures marquantes de sa famille, il y a avant tout son grand-père, Grandpa Abraham, juif orthodoxe de la vieille école qui se suicida à Miami. Mais qu'est-il réellement advenu du frère aîné de ce dernier, à sa femme et à ses quatre filles superbes, cet oncle Shmiel dont Daniel Mendelsohn n'arrêtait pas d'entendre dans sa jeunesse qu'il lui ressemblait ?

Shmiel Jaëger, dont il avait seulement vu quelques photos, tenait une boucherie à Bolechow, shtetel polonais ancestral situé dans la partie orientale du pays connue jadis sous le nom de Galicie, avant de se lancer dans le commerce de viande en gros. On savait qu'il ressemblait à une star de cinéma, avait servi dans l'armée austro-hongroise pendant la Première Guerre mondiale et avait été tué par les nazis pendant la Seconde Guerre.

Daniel Mendelsohn a d'abord écrit des lettres à ses parents encore vivants, dans le Queens, à Miami Beach, à Chicago ou à Haïfa. Puis a entrepris de voyager en Scandinavie, en Australie, en Israël, se rendant même en août 2001 à Bolechow, qui s'appelle aujourd'hui Bolekhiv et se trouve en Ukraine. Bolechow où cohabitaient Juifs, Polonais et Ukrainiens, où, les Allemands sont entrés en juillet 1941 et où sur les six cents Juifs qui y habitaient avant-guerre, ne survivaient que quarante-huit personnes en 1944 – « ce qui veut dire que quatre-vingt-douze pour cent des Juifs ont été tués dans cet endroit », résume Mendelsohn.

Avide de détails, de faits et de dates, ce dernier a cherché à recueillir la moindre pépite d'information, à se rapprocher des morts, à sauver son grand-oncle et les siens « des généralités, des symboles, des abréviations, pour leur rendre leur particularité et leur caractère distinctif », allant à la rencontre et à l'écoute de ceux qui les avaient connus.

Aussi passionnant, instructif que bouleversant, *Les disparus*, best-seller aux États-Unis salué notamment par J.M. Coetzee et par Elie Wiesel, parvient à retracer l'histoire de gens qui n'ont plus d'histoire, à ne pas seulement pointer comment sont morts les Juifs de Bolechow mais à dire comment ils étaient, qui ils étaient.

ALEXANDRE FILLON

Daniel Mendelsohn

Les disparus

FLAMMARION

TRADUIT DU L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE GUGLIELMINA

TIRAGE : 9 000 EX.

PRIX : 26 EUROS ; 603 P.

ISBN : 978-2-08-120551-2

SORTIE : 3 SEPTEMBRE

23 août > ROMAN France

Mémoire de l'oubli

Pour son sixième roman, Olivia Rosenthal préfère raconter la maladie d'Alzheimer plutôt qu'une histoire à l'eau de rose.

Un homme assène cinq coups de couteau à sa femme. Crime passionnel ? Acte crapuleux ? Non, l'homme, âgé de plus soixante-dix ans, ne reconnaît pas les faits, à vrai dire il ne reconnaît pas sa femme – il n'a plus sa tête. Le fait divers a inspiré le sixième roman d'Olivia Rosenthal, en forme d'enquête sur la mémoire, l'amour, la vie. Car sous ce tragique cas de démence, ce sont les propres angoisses de la narratrice qui sourdent et les fantômes d'un deuil tu qui viennent hanter les pages de son dernier roman. Et l'on sent comme une volonté de catharsis, comme si cette fiction où se mêle l'histoire du médecin allemand Aloïs Alzheimer, éponyme de la maladie, était un exercice d'exorcisme : « *Ce livre a pour but de m'accoutumer à l'idée que je pourrais être un jour atteinte par la maladie de A. ou que, plus terrible encore, la personne avec qui je vis pourrait en être atteinte.* » L'auteure des *Fantaisies spéculatives de J.H. le sémite* (Verticales) quitte ici son sourire sardonique pour restituer la peine de ceux (surtout, celle, l'épouse du dément) qui entourent le personnage alzheimerien, pour parler aussi du suicide de sa propre sœur à l'âge de vingt et un ans. La polyphonie des voix intérieures touche par leur lyrisme épuré : « *L'amour est impuissant, ça ne sert à rien d'aimer quelqu'un, de l'avoir aimé, l'amour n'est pas plus fort que la mort, c'est une illusion qui se dissipe dès que la maladie arrive, c'est trop dur, je n'ai pas assez de force, l'épreuve est trop difficile, c'est trop difficile d'enfermer l'homme qu'on a aimé et de l'entendre gratter l'autre côté comme une bête.* » Parler de l'oubli, c'est parler de son contraire : la mémoire, et partant de la conscience. Conscience de soi et des autres, Olivia Rosenthal tisse une réflexion sur l'identité : qu'est-ce qu'être soi ? Le cogito cartésien est ici renversé : je ne pense plus, donc je ne suis plus. Et pourtant il y a la fidélité, aux absents qui n'ont pas toujours tort... La fidélité, c'est la parole donnée et également celle qui se donne, l'aveu qui se fait littérature : « *J'ai passé vingt ans de ma vie à faire comme si je n'avais jamais eu de frère et sœur. Pourtant je ne suis pas fille unique.* » Aujourd'hui la chose est réparée. *On n'est pas là pour disparaître* est un livre fort, faute d'être gai.

SEAN JAMES ROSE

Olivia Rosenthal

On n'est pas là pour disparaître

VERTICALES

TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 16,50 EUROS ; 224 P.
ISBN : 978-2-078531-5
SORTIE : 23 AOUT

Daniel Pennac

Il n'y a pas de cancre heureux

Daniel Pennac, cancre et malheureux de l'être. *Chagrin d'école*, qui revient sur cette période de son enfance, apprend aussi comment le « style Pennac » est d'abord « *une aptitude à dédramatiser* ».

Daniel Pennac le dit ici même : *Chagrin d'école*, c'est du « Pennac ». Et même du bon Pennac, ajoutera le lecteur : surprenant, malin, vif – mais aussi songeur, inquiet, sérieux. Avec le sourire, certes, passage obligé des souvenirs d'école. Ceux du prof Pennac, ceux de l'élève Pennacchioni. Avec, également, de la gravité. Dès le début : « *La peur fut bel et bien la grande affaire de ma scolarité ; son verrou. Et l'urgence du professeur que je devins fut de soigner la peur de mes plus mauvais élèves pour faire sauter ce verrou, que le savoir ait une chance de passer.* »

Chagrin d'école revient donc sur l'enfance de Daniel, cancre et pas fier de l'être. On y retrouve aussi l'expérience de l'enseignant : son témoignage, ses suggestions, ses réussites, ses échecs. Ce qui nous vaut une galerie de portraits et plusieurs grandes scènes où l'écrivain renoue avec ses meilleurs romans, sans pour autant renoncer à ses convictions et à ses engagements. Ce livre intéressera les parents autant que les enseignants et les élèves. Mais surtout Pennac y invente, sans se donner des airs, une forme originale de récit autobiographique.

« *J'ai ressenti très tôt l'envie de fuir, lit-on dans Chagrin d'école. Fuir de moi-même et pourtant en moi-même. Mais un moi qui aurait été acceptable par les autres. C'est sans doute à cette envie de fuir que je dois l'étrange écriture qui précéda mon écriture. Au lieu de former les lettres de l'alphabet, je dessinais des petits bonshommes qui s'enfuyaient en marge pour s'y constituer en bandes [...], petits êtres sautillants et joyeux qui s'en allaient folâtrer ailleurs, idéogrammes de mon besoin de vivre.* »

Parallèlement à la sortie de son voyage au bout de la Cancrerie, Daniel Pennac fait donc entrer les lecteurs dans sa bande de petits bonshommes et dans leur danse. Celle-ci s'exécute autour du dieu Stylo et de la Plume totémique. Elle se déroule dans l'espace des lignes, des pages et des claviers. Rêve d'écrire, écrire, avoir écrit, mourir d'écrire... Il y a toujours cette alternance de bonne humeur et d'angoisse. Celle-ci ne l'emportera pas, c'est sûr. Les petits bonshommes ne sont pas près d'autoriser qui que ce soit à sonner la fin de la récré. J.-M. DE M.

Livres Hebdo – « Chagrin d'amour dure toute une vie... ». Chagrin d'école aussi ?

Daniel Pennac – Cela se voit souvent... Mais mon livre voudrait aider à surmonter ce chagrin-là. Faire comprendre la douleur du cancre, l'inquiétude des parents, le sentiment d'échec des professeurs, face à l'incompréhensible « nullité » d'un enfant ou d'un adolescent. Souvent dissimulé par une attitude désinvolte ou par de joyeux récits a posteriori, le chagrin d'être cancre relève, oui, du chagrin d'amour. Le cancre a le sentiment d'être profondément inutile, donc indigne d'amour. Aucun enfant ne choisit délibérément la cancrerie. Elle est le fruit d'un certain nombre d'inhibitions aux origines souvent mystérieuses. On est le cancre, on ne comprend rien ni aux matières enseignées ni au système qui les enseigne, on se sent hors de tout, on se croit privé d'avenir... Ce qu'on appelle la paresse vient après. C'est une conséquence, une expression parmi d'autres (chahuts, violence verbale ou physique, dérives de tous ordres), du désarroi de ne pas comprendre. Désarroi d'autant plus douloureux que le temps des élèves est infiniment long. Pour nous, adultes, l'année scolaire passe vite, une année de plus parmi le défilé de nos décennies. Mais pour l'élève, une année de scolarité fichue c'est l'éternité dans un bocal. Cette perception de la durée apparente, elle aussi, le chagrin d'école au chagrin d'amour.

Le cancre, vous ne l'avez pas seulement connu en tant que professeur. Le cancre, c'est vous.

C'était moi, Daniel Pennacchioni, cancre. Fils d'un polytechnicien et d'une mère au foyer. Elevé dans une famille aimante et cultivée, dernier de quatre garçons dont les trois premiers ont fait de bonnes études. Et pourtant, moi, cancre rédhitoire.

Revenir sur cette enfance n'a pas été une promenade de plaisir. Il m'a fallu quatre ans pour écrire ce livre qui semblera peut-être du « Pennac » souriant, avec des anecdotes amusantes, etc. Mais de sentir remonter en moi ces journées interminables, les cours où je ne comprenais rien, les leçons que je ne retenais pas, les devoirs sur lesquels je séchais, non, ça n'a pas été drôle...

Un adolescent en grand échec scolaire croit n'avoir aucun avenir. Il se sent réduit à lui-même, c'est-à-dire à rien. Il noircit à plaisir son propre portrait. Fort heureusement certains adultes sont là pour le contredire. « *Affabulateur sincère et joyeusement suicidaire* », diagnostiqua mon professeur de français, en troisième. Et il me commanda... un roman ! A la place des dissertations que faisaient mes camarades, je devais lui remettre un chapitre de ce roman par semaine. Ce sont trois ou quatre professeurs de cet acabit qui m'ont sauvé de ma cancrerie. Et mon père aussi. C'est peut-être à lui que je dois le « style Pennac » – pas vraiment un « style » d'ailleurs, plutôt une aptitude à dédramatiser (une forme d'humour, ou plutôt l'humour comme « forme ».) Je raconte, par exemple, dans *Chagrin d'école*, comment mon père a détourné de moi la tentation du suicide, un jour que je louchais sur une falaise de chez nous, réputée abrégier le tourment des amoureux éconduits. Mon père m'a surpris dans cette contemplation dangereuse et a juste dit : « Ah ! Daniel, j'ai complètement oublié de te dire : le suicide est une imprudence ». C'était plus qu'une leçon de vie, cette phrase, c'était une leçon d'écriture.

Pas d'imprudence, donc, mais des retrouvailles...

Oui, et plutôt pénibles ces retrouvailles avec ma jeunesse. Je me suis lancé dans *Chagrin d'école* assez vite, mais les souvenirs de mon enfance m'ont rapidement fait caler. J'ai donc pris un peu de champ. J'ai écrit *Merci*, que j'ai joué au théâtre pendant près de deux ans. Cela m'a donné du recul. Ce faisant, je poursuivais la rédaction de *Chagrin d'école*. Et j'ai senti que pour saisir la vérité de ces états de cancrerie (la mienne ou celle de mes élèves) il me faudrait composer ce livre autrement que comme un essai, et autrement que comme un roman, une sorte de réflexion narrative où des souvenirs, des saynètes, des retours sur moi-même, des rencontres, des portraits se mêleraient aux considérations sur l'éducation et la pédagogie... J'ai beaucoup composé et recomposé. Le retour au plus noir de mon adolescence m'a fait faire des cauchemars, des vrais. J'ai rêvé, par exemple, que j'étais mort et que le fossoyeur m'enterrait sous mes propres mots ! A la pelle ! Les lettres, en tombant sur mon cercueil, grésillaient comme des insectes. Le matin suivant (c'était un rêve récurrent), je m'appliquais à produire des phrases rieuses sur la douleur d'être cancre, père et mère de cancre, ou professeur confronté à la cancrerie.

Saurons-nous comment on cesse d'être cancre ?

Comment sort-on d'un chagrin d'amour ? Souvent par l'amour. Il en va de même pour les chagrins d'école, encore qu'il ne faille pas ici parler d'amour au sens affectif du terme. Pour se sauver à ses propres yeux, le cancre doit s'apercevoir qu'il existe aux yeux des adultes, qu'il a de la valeur pour eux. Et pour ce faire, il faut qu'il sente un certain amour dans la transmission du savoir : l'amour du professeur pour la matière qu'il enseigne, son intérêt réel pour sa classe, et pour chaque individu à l'intérieur cette classe, fût-ce le plus « nul ». Chez les professeurs qui m'ont sauvé, j'ai toujours senti l'incroyable ferveur du désir de transmettre. C'est le même genre d'amour que l'on trouve chez les vrais « passeurs de livres », ceux qui, parmi les professeurs, les libraires ou les bibliothécaires « donnent » vraiment à lire.

Comment expliquer une réaction fréquente, quel que soit l'âge du lecteur : « Ce livre n'est pas pour moi, je ne suis pas assez intelligent, je n'y comprends rien, etc. » ?

Compte tenu de notre éducation (très différente en cela de l'éducation anglo-saxonne qui cherche plutôt à valoriser l'écopier en mettant l'accent sur ce qu'il réussit), c'est un réflexe normal que d'avoir honte de soi, voire de se déprécier, quand on craint de ne pas « comprendre » ce qu'on lit. Notre système scolaire nous encourage très tôt à la dépréciation de nous-mêmes. Dès nos débuts d'élèves, nous craignons de « passer pour » ou de ne pas « passer pour » face à ceux qui posent sur nous un regard évaluateur. A chaque question posée, on se croit tenu de « passer pour », l'aveu d'ignorance ou d'indifférence étant bien sûr exclu. Cela nous poursuit dans l'âge adulte et en matière de culture ou de politique nous jouons très souvent ces rôles de composition que Proust a si finement analysés dans la *Recherche*. Très complexe, la relation que nous entretenons avec nos complexes, nous autres Français !

Le bouleversement des années soixante-dix n'a rien changé à la crainte de passer pour... On a mis à bas, ces années-là, des vieilleseries académiques et des usages surannés. On leur a substitué des valeurs moins conformistes qui se sont révélées tout aussi inhibantes dès lors que, se généralisant, elles constituèrent les nouvelles normes. La mécanique évaluatrice n'a en fait jamais changé. L'évaluation culturelle ou idéologique de l'interlocuteur est une passion française. Elle fait à la fois le charme de nos conversations et le malheur de ceux qui n'y brillent pas. Elle agit en matière de lecture comme ailleurs. D'où la sensation dont vous parlez de n'être pas à la hauteur de tel ou tel auteur, de tel ou tel réalisateur, de tel ou tel peintre, de tel ou tel compositeur ou chorégraphe...

Reste qu'un petit nombre de personnes demeurent rétives à la lecture en elle-même et qu'un pourcentage, tout aussi réduit, se perd dans une boulimie de lecture qui fait rempart au réel.

Qui transmet l'envie de lire ?

Des libraires de quartiers, des bibliothécaires, certains professeurs, ceux qui ne jouent pas les gardiens du temple. Pour le reste, c'est encore une histoire d'amour. Le plus souvent, ce sont nos proches qui nous font lire, parents, amis, amoureux, amantes, camarades. Dès qu'on nous prête un livre la question se pose : pourquoi cet ami-ci me prête-il, à moi, ce roman-là ? Quelle image se fait-on de moi quand on me dit : « C'est tout à fait pour toi ? » En sorte qu'en plongeant dans une lecture nous y cherchons aussi l'image que l'autre se fait de nous. Et nous-mêmes croyons apprendre à

mieux le connaître entre les lignes. Outre l'intérêt pour le texte, c'est ce genre de petites curiosités qui font circuler les livres. D'autant qu'après l'avoir lu, c'est à mon tour de recommander ce roman à mon ami Untel. Nous ne sommes jamais seul à lire le livre que nous lisons. Même dans la plus parfaite solitude, toute une tribu nous accompagne.

Et les médias ?

Les médias, c'est la transmission indirecte. Ils nous révèlent qu'il existe une offre de lectures importante et toujours renouvelée. Mais ils ne remplacent pas la contagion d'une conversation, d'une rencontre, d'un échange directs. Naguère, Bernard Pivot savait faire cela, être littérairement contagieux (on le lui a d'ailleurs beaucoup reproché !), mais les temps ont changé. Quant à moi, je ne regarde presque jamais la télévision : j'écris, je lis, je sors. Je picore un peu dans la presse mais je me sers surtout chez mes amis, ou en écoutant la radio, ou directement à la table du libraire en grappillant, par-ci par-là, sans jamais lire la quatrième de couverture. De mon côté, j'essaye de transmettre ce qui m'a plu. Et, puisque nous y sommes, j'en profite pour vous recommander la lecture du dernier roman qui m'a vraiment touché : *Les belles choses que porte le ciel* de Dinaw Mengestu. Sorti fin août chez Albin Michel, c'est l'histoire d'un intellectuel éthiopien réduit à tenir une épicerie dans un quartier de Washington en plein bouleversement. Et j'aimerais vous parler aussi de l'essai que j'offre à tous mes amis : *Je vous salue ma rue* de Sylvie Quesemond-Zucca, paru en mars, chez Stock. C'est le meilleur livre, et pour longtemps, sur la « rue » de Paris, les marginaux, les SDF, les sans-papiers, que nous côtoyons tous les jours... Il s'agit d'une analyse clinique de tous les maux dont souffrent ces exclus, un travail qui constitue un diagnostic extraordinairement lucide sur le mal d'indifférence plus général qui gangrène notre société tout entière.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-MAURICE DE MONTREMY

Chagrin d'école, de Daniel Pennac. Gallimard, 320 p., 19 euros. Tirage : 80 000 ex. ISBN : 978-2-07-076917-9. Sortie : 11 octobre.

Ecrire, de Daniel Pennac. Hoëbeke, 64 p., illustrations en couleurs, 15 euros. ISBN : 978-2-84230-294-8. Sortie : 11 octobre.

Les éditions Latham publient deux pochettes de 25 cartes postales contenant un large choix de dessins contenus dans *Ecrire. Stylographe*, tome 1 et 2, 15 euros chacun. Renseignements : www.lathameditions.com.

Livres Hebdo numéro : 0697
Date : 06/07/2007
Rubrique : avant critiques
Auteur : Véronique Rossignol
Titre : Olivier Adam

23 août > ROMAN France

Une absence

Le nouveau roman d'Olivier Adam s'attache une nouvelle fois à des femmes et des hommes abîmés par la vie.

Quelques signes donnent à penser qu'il sera beaucoup question de lui cette rentrée littéraire. Car voilà un jeune homme qui taille discrètement sa route, imposant livre après livre, une œuvre marquée par la désertion, la disparition et l'abandon, un monde contemporain sombre où la folie et la dépression tissent dans les têtes d'étouffantes toiles. Avec Christophe Honoré ou Arnaud Cathrine, Olivier Adam appartient à cette génération d'écrivains trentenaires qui ne se contentent pas d'écrire des romans. Le cinéma s'intéresse aussi beaucoup à eux et vice versa. Également auteur pour la jeunesse à L'Ecole des loisirs, Olivier Adam a ainsi coécrit le scénario du film de Philippe Lioret, d'après *Je vais bien, ne t'en fais pas*, son premier roman paru en 2000 au Dilettante, gros succès public et critique. Et en 2004, Jean-Pierre Améris a adapté *Poids léger*, paru en 2002 à L'Olivier.

Dans *Falaises* (L'Olivier, 2005), présent sur les listes de nombreux prix (le recueil de nouvelles *Passer l'hiver* avait obtenu le Goncourt de la nouvelle), une mère se jetait dans l'océan à Etretat à la sortie d'un séjour en hôpital psychiatrique. Là, c'est encore une femme, une mère qui dévie de son chemin, s'égare, se perd.

Une mère qui lâche prise et des enfants qui tentent, impuissants, de la retenir. Une maison de lotissement achetée à crédit dans une ville côtière du Nord, face à l'Angleterre. La narratrice Marie contemple sa vie : deux enfants, un mari Stéphane, rencontré très jeune, footballeur en équipe de réserve, jamais entré sur le terrain, devenu chauffeur de bus scolaire. Elle est au chômage après avoir été virée de son boulot de caissière. « *On s'aimait mais c'était planqué sous la graisse du quotidien et des emmerdes, une couche épaisse comme on en a tous.* » La vie de la jeune femme qui dérive déjà imperceptiblement bascule tout à fait le jour où elle entreprend de venir en aide aux « *Kosovars* », comme sont appelés les exilés de toutes origines qui viennent chercher nourriture et soins prodigués par des bénévoles sous une tente en ville.

Le sort de ces sans-papiers, de ces migrants errants et rejetés, qui a récemment inspiré Karine Tuil ou Emmanuel Darley, trouve un écho intime chez Marie, elle-même étrangère dans sa propre vie. Naufragée, déchue. Prête à disparaître d'une façon ou d'une autre.

Orageux, tourmenté, écorché vif, attiré par le vide des précipices, Olivier Adam compacte le mal de vivre dans des phrases sèches et serrées, plus encore ici que dans *Falaises* où le désespoir s'épanchait. Son écriture rend justice à tous ceux que la vie abîme sans raison. Elle est pleine de précaution et de colère rentrée avec une attention aux signes minuscules (une mère qui passe la main sous le nez de son enfant endormi pour vérifier qu'il respire). On y entend l'angoisse de pauvres gens qui ont « *perdu leur vie pour rien* », comme dit Nino Ferrer dans cette chanson, se souvient Marie, « *que [son] père écoutait, cette chanson qui [lui] avait toujours collé des frissons* ».

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Olivier Adam

A l'abri de rien

EDITIONS DE L'OLIVIER

TIRAGE : 22 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 228 P.

ISBN : 978-2-87929-584-8

SORTIE : 23 août